

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Le petit ami des apôtres

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 162-166

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le petit ami des apôtres

A ma sœur

Il y avait dans mon village une petite chapelle — serrée au milieu des maisons et des granges, comme une bergère que harcèlent ses moutons. Elle avait dû être blanche en son jeune âge, avec une grande croix peinte en bleu toute droite, arrivant presque jusqu'à l'auvent du toit, entre la porte cintrée et la fenêtre barrée d'une grille ; au-dessus s'enlevait dans l'azur immuable un clocher à jour, avec une cloche dont le bronze reluisait quand elle sonnait à la volée. A l'intérieur, le long des murs, une procession d'apôtres, de chaque côté, s'acheminait vers le maître-autel, où devant la porte du paradis, S. Michel, imperturbable et martial, tenait la juste balance.

A l'époque dont nous voulons parler, qui n'est pas très éloignée de nous, la chapelle avait revêtu sa patine ; le mur de face était strié de lézardes ; la croix penchait, les enfants s'amusaient à la faire osciller largement et les visages des apôtres s'estompaient. On ne venait plus guère prier dans cette chapelle. M. le Curé n'y célébrait plus la messe parce que, disait-il, ce lieu n'était pas convenable pour le culte. Aussi les personnes vraiment pieuses consentaient à franchir journallement les deux lieues qui les séparaient de l'église paroissiale ; d'autres n'y allèrent plus que le dimanche ; quelques-unes enfin ne pratiquaient plus.

Une seule âme restait fidèle aux apôtres et à S. Michel, précisément un petit protégé du grand archange, Michel Délèze. Il continuait à venir tous les matins faire sa prière. S. Michel lui souriait ; sa balance paraissait bénigne, son glaive n'étincelait pas méchamment ; et d'ailleurs Michel avait imaginé une jolie prière infaillible qui devait combler d'aise le grand Patron du village.

« S. Michel, disait-il, mes parents et mes frères disent que je ne vaux pas cher, et que je ne mérite pas l'eau que je bois »... Il s'arrêtait ; écoutait glouglouter le filet de la fontaine grise devant la chapelle, et il pensait « c'est bien vrai, l'eau est chose si bonne et si belle quand elle coule

ainsi dans le soleil du matin comme du cristal... L'eau de la fontaine est une colonne d'argent et c'est le Bon Dieu qui nous la donne... » A la fin de cette énorme distraction, il retrouvait sa prière « je ne mérite pas l'eau que je bois, ô bon S. Michel. Je n'ai rien à mettre dans votre jolie balance ; mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient j'y placerai ce rien, car n'est-il pas vrai que de rien Dieu a fait toute chose ? » Alors, lui semblait-il, le plateau du rien s'inclinait lentement. Il n'osait plus regarder ; il cachait la tête dans ses mains. Puis il promenait les yeux sur les apôtres, qui s'avançaient en bon ordre, sérieux et débonnaires. S. Pierre avait ses joues encore ravagées des larmes de la pénitence ; il portait équilibrée par le milieu dans sa main rugueuse une clef grossièrement forgée ; S. Paul tenait sous son bras un livre énorme relié de chagrin et fermé de sept sceaux ; il avait glissé sur son oreille une plume d'oie, ce qui le rendait fort bizarre, car elle traversait de part en part la couronne de cheveux qui lui restait encore. Les deux fils de Zébédée marchaient en se donnant le bras ; les autres suivaient allègrement quoique la brise enflât les plis de leurs manteaux ; seul un peu en arrière, s'attardant à cueillir des fleurs, S. Jean adolescent semblait danser. Michel était familier avec tous ces visages d'apôtres. Il se sentait chez lui, et il n'était pas étonné quand l'un d'eux lui adressait la parole. Ils ressemblaient — sauf S. Jean, naturellement — aux vieux qui se réunissaient chez Alexandre pour les soirées d'hiver ; mais les apôtres ne fumaient pas, ne crachaient pas, ne disaient pas de jurons. Et ils avaient un sourire tellement plus beau ! Et ils s'acheminaient continuellement vers le ciel, où S. Michel tenait son épée droite et sa balance d'or. ... La fontaine grise pleurait toujours sa chanson ; un morceau de plâtre se détacha de la voûte, une chauve-souris effrayée s'envola. Et Michel redisait pour la centième fois au moins : « Je n'ai rien, rien à mettre dans la balance ; ; mais j'y mettrai ce rien, ô mes saints apôtres, ô mon S. Michel que j'aime ! »

Un matin Michel trouva la chapelle barrée par des échafaudages. Un écriteau portait cette inscription :

Entrée interdite. Chantier.

Deux ouvriers brassaient le mortier en jurant ; de l'intérieur, une poussière blanchâtre s'échappait par les ouvertures.

« Dieu ! » gémit l'enfant ; « pourvu qu'ils ne chassent pas mes amis ! » Plusieurs mois se passèrent, durant lesquels Michel dut se contenter de monter sur la colline qui dominait sa maison, et regarder par-dessus les toits du village la cloche d'argent immobile dans sa prison grise ; puis le clocher lui-même fut pris dans les poutraisons comme un oiseau dans sa cage. Toute la saison Michel fut infiniment triste. Ses frères continuaient à le taquiner, disant qu'il ne valait rien ; et lui, littéralement, ne savait plus à quel saint se vouer.

Un dimanche d'automne enfin, M. le Curé annonça que la chapelle serait solennellement rouverte pour le 29 septembre, la fête de S. Michel. Au petit jour déjà, Michel se tenait à la porte, et quand le marguillier vint sonner l'angélus, il se précipita après lui. Hélas ! Hélas ! Les bons saints avaient disparu ! Les parois étaient blanchies, tellement blanchies qu'à cette heure matinale on eût pu lire à la lumière qui se reflétait ; mais plus de S. Michel, plus de S. Pierre, plus de S. Paul, plus de S. Jean ! Michel crut s'évanouir, mais se relevant dans un suprême effort, il s'enfuit.

Il se dirigea vers la montagne, la journée était belle. La montagne étendait dans l'azur une guirlande dorée derrière laquelle Michel avait toujours imaginé le paradis ; puis elle s'inclinait sur la droite en une croupe surbaissée que les sapins et les arolles, dans une cavalcade insensée, essayaient vainement d'escalader. Aujourd'hui tous ces preux ont quitté leur monture ; oh ! chose admirable : sur la pente harmonieuse de la montagne, lente et digne, montait la procession des apôtres. « Il n'y a plus de doute, je les ai retrouvés, il faut que je les ramène ! Revenez, ne partez pas, revenez, ô mes bons vieux amis ! » Ils n'écoutent pas. S. Michel le premier promène au bout de son bras la balance impressionnable ; S. Pierre, pour être plus léger, a roulé son manteau sur son bras qui dessine une courbe élégante ; S. Barthélémy semble quelque peu décharné ; ce n'est pas étonnant, puisqu'il fut écorché vif. Les deux fils de Zébédée, le grand et le petit, continuent à se donner le bras, parce qu'on voit bien maintenant que

le grand est infirme et qu'il s'appuie sur son jeune frère. Quant à Jean, il gambade, il va de l'un à l'autre, il est léger, on dirait qu'il joue de la musique à bouche.

« O mes bons amis, je comprends que vous n'ayez pas voulu rester dans la chapelle qu'on vous a faite si blanche, si laide, si nue ! Et cependant, vous en aller ainsi, sans rien me dire, à moi qui vous étai resté fidèle ! Ce n'est pas très chic de votre part ! Je n'avais jamais rien à mettre dans la balance, je le sais ; et pourtant, si vous aviez attendu ! Le matin de la S. Michel, j'avais un cœur neuf. N'allez pas si vite ; attendez-moi, je viens, je viens ! »

S. Jean lui a fait signe de se hâter. Les autres ont paru ralentir.

Maintenant Michel ne voit plus les apôtres ; il est entré dans la forêt. Mais il n'a qu'à bien retenir la direction. Il faut qu'il monte tout droit sans suivre de chemin, car les chemins zigzaguaient, et qui sait s'ils reviennent au bon endroit. Quand il y a des rochers il faut faire un petit détour et puis regarder en bas, afin de reprendre la même montée droite. Quand il y a des bisses, Michel est assez lesté maintenant pour les sauter d'un bond. Il a déjà franchi le vieux bisse ; encore le bisse de Saxon, et bientôt ce sont les pâturages, et bientôt le sommet de la montagne, où sans doute les apôtres l'attendent. Michel marcha tout le jour ; marcha, ou sauta, ou se traîna sur les genoux. Il n'a pas cru que ce serait si long. Il n'a rien à manger, et les myrtilles sont presque toutes cueillies ; d'ailleurs on ne les verrait plus, parce que la nuit bleuit.

Il est maintenant sur la croupe de la montagne ; la vue plonge sur l'autre versant, dans une vallée qui est devenue soudain toute sombre par contraste, car la lune vient d'argenter les cimes. Comme c'est beau ! Des glaciers vient le silence, et des vallées le bruit des torrents ; des glaciers la lumière et des vallées la nuit ; tout se rencontre ici comme entre la terre et le ciel. C'est si beau que Michel a oublié les apôtres ; il parle maintenant avec les sapins, la montagne, les aroles, et le petit lac dont les rides boivent la lune. Les sapins se promènent comme ce matin les apôtres ; ils ont l'air très graves, ils chantent la messe sur un rythme qui s'enfle et s'apaise comme la chanson du vent. Il ne fait pas froid ; Michel s'est aménagé un lit de mousse sous les branches qui pendent ; à travers la ramure on

voit bouger des morceaux de lune. Bientôt les branches se sont écartées, laissant voir la porte ouverte du paradis. Quel éblouissement ! Michel voulut se précipiter ; mais S. Pierre l'arrêta.

« Mon petit, tu n'es pas mort, je n'ai pas le droit de t'admettre. » L'enfant pleura. « Alors, pourquoi êtes-vous partis ? Je ne sais plus le chemin pour aller au village ; il faut que vous reveniez avec moi. » Comme l'enfant continuait de sangloter, S. Pierre se détourna et s'essuya furtivement le nez avec son mouchoir ; puis il fit un signe, et S. Michel parut avec les autres apôtres. Ils tinrent conseil un moment, puis se mirent en marche. Comme l'enfant avait les pieds ensanglantés, ils le portèrent tour à tour.

— Maman, est-ce qu'ils sont là ?

— Qui donc, mon chéri ?

— Mais... les apôtres. Puisque je les ai ramenés.

La mère eut une furie de baisers. C'était la première parole de son enfant depuis une semaine.

« Mais oui, mon chéri, ils sont là où ils étaient. Dès que tu pourras marcher, nous irons les voir ensemble à la chapelle.

La maman avait eu si grande peur cette nuit de la St-Michel, pendant que tous les hommes étaient partis avec des falots. Elle avait toute la nuit prié et pleuré, et elle avait promis à S. Michel une chose étrange, que des peintres renommés, venus de Genève, commencèrent à exécuter dès le lendemain, — car l'enfant était retrouvé.

« Maman, maman ! c'est merveilleux ! Ils sont presque aussi beaux que sur la montagne ! Ils ont rajeuni et la balance est plus neuve ! Maman, comment ferai-je pour mettre quelque chose dans la balance ? »

— « Mon petit enfant, je t'y ai mis tout entier, et les apôtres sont revenus pour toi. »

Ils étaient si beaux parce que les artistes, n'ayant pu faire mieux, avaient gratté le plâtre pour retrouver les anciens modèles. Et c'étaient bien les mêmes apôtres, ramenés sur la terre par trop d'amour.

Marcel MICHELET